

Notes en bas de page sur l'état d'exception

1. la guerre a lieu. De la guerre on ne sait rien et on nous le rappelle sans cesse. Depuis la petite enfance la guerre, toujours une et multiple, elle était dans nos assiettes, dans ce qu'il ne fallait pas gâcher. On nous a fait violence au nom de notre ignorance présumée de la guerre, comme si on avait ignoré la douleur ou la maladie, ou comme si tout simplement cette guerre-grande-absente était finie pour de bon, et il fallait s'en souvenir comme on se souvient des morts dans les familles. Par la peine.

2. bien-être. La guerre, tous ceux qui sont nés loin ou après elle, savent bien qu'elle n'est pas terminée, ils la connaissent à l'état de possible, comme une menace qui va aboutir. Et lorsque la guerre explose et brûle au loin les enfances des autres, les odeurs de cuisine, les draps de lit, cette connaissance se mue en trouble. Le passé s'est creusé une fosse dans le présent et enterre à nouveau des vivants – dit-on, mais c'est faux. Car elle est bien un des noms de notre présent, la guerre, et pas un récit de journées lointaines, elle vit dans les corps, court dans les institutions, traverse les relations entre inconnus et associés, ici même, maintenant, depuis longtemps. Et le plus nous nous prétendons innocents et étrangers aux événements, le plus nous nous savons coupables. Coupables de ne pas être sur place là où le sang coule, et pourtant quelque part nous y sommes... On nous disait « vous, les enfants du bien-être » comme on nous aurait dit « vous, les fils de pute », mais qui a invoqué et bâti ce bien-être source intarissable de la guerre ? Quelquefois on s'est même pris à soupçonner que si la guerre est ailleurs, la vie y est aussi.

3. reposer en paix... De la guerre nous savons tout comme nous savons tout de la prison, sans besoin d'y avoir été, car la « paix » et la « vie libre » les portent dans leur sein, elles les impliquent. De même que nous savons qu'il n'y a point d'innocents dans notre système, qu'il n'y a que des rapports de force, et que ce sont les perdants, et pas les coupables, à être punis. C'est pour cela que la guerre est devenue le sale boulot des autres : ce que nous sommes *obligés* d'ignorer. A tous les coins de rue on nous prie d'en oublier la possibilité tout comme la réalité, d'être surpris par elle et de n'être jamais son complice, on nous remercie d'avance de notre vigilance. Il ne nous reste plus qu'à choisir entre être les collaborateurs de la paix sociale ou les partisans de la terreur. La guerre ne nous regarde plus, nous la regardons, elle ne nous voit pas, elle est trop proche. Sa distance de nous n'est pas celle entre le spectateur et le match de football, où peut se nicher le désir pour la victoire des uns et la défaite des autres. Elle se trouve dans le limbe des choses que nous voudrions *abolir*. Pour ne plus jamais avoir à prendre parti ni à croire que les mots ont un poids qui se ressent dans les corps, ou que la vie a un sens et que ce sens peut même en entraîner la fin soudaine.

4. ...et vivre en guerre. Si nous ne savons pas ce que cela veut dire de vivre en guerre c'est que nous ne savons pas ce que c'est que de vivre en paix. Le plus nous sommes gouvernés, le plus nous avons peur et besoin que l'on s'arme à notre place, et c'est ainsi que la guerre continue. Les efforts faits dans le passé pour obtenir des droits et la liberté d'expression ne sont pas pour nous connaissables comme une expérience (de conflit et de victoire) mais comme un *résultat*. Nous ne sommes que les héritiers

hébétés d'une fortune impossible à dépenser : un patrimoine archéologique qui s'émiette au jour le jour, sans aucune valeur d'usage. Ces anciennes victoires ne sont même pas pour nous des acquis, mais des choses *déjà perdues*, car nous ne savons pas nous battre quand elles sont menacées. Le devenir révolutionnaire est un processus qui semble maintenant exclure notre participation. C'est en oubliant l'oppression du contrôle au nom de la garantie de la protection, que nous nous sommes expulsés de notre histoire. Depuis lors nous prenons la lutte pour la guerre et nous laissons qu'elle soit à la fois criminalisée et déléguée aux professionnels. Alors que la lutte est ce qui surgit partout de la démesure entre ce que les gouvernements demandent et ce que les gouvernés peuvent leur donner. A la lutte on y va pour trouver ceux qui nous accompagnent et qui nous renforcent, alors qu'en guerre on y va seul et on en revient seul (car ce sont toujours les autres qui meurent.)

5. le jeu de la guerre. Les avant-gardes historiques et la guerre : une histoire d'amour même pas tourmentée, une romance presque sans entraves, sauf quelques déménagements. On pouvait encore, avant l'état d'exception, jouer la singularité exceptionnelle, jouer avec ses amis et ennemis le jeu de la guerre. Mais cela est autre chose de notre expérience présente. La guerre paradigme des luttes entre groupuscules, la guerre matrice de stratégies para ou pseudo-militaires de guérilla imaginative, les surréalistes, les situationnistes, les mao-dadaïstes (et la liste pourrait s'allonger) vivaient dans un monde où les mots et l'expérience entretenaient un dialogue passionnant qui pouvait être tourné à l'extrême, changé en scandale, même interrompu pour de bon. C'était des guerres-jouet, des guerres pour riches en esprit. Maintenant nous pouvons encadrer et exhiber ces belles gesticulations et retourner au couvre-feu de notre quotidien déjà-filmé, aux surfaces saturées d'images publicitaires, à nos solitudes socio-économiquement intégrées. Et comprendre une fois et pour toutes que le terrain d'affrontement a changé, qu'il nous faut inventer des dérives ô combien plus ambitieuses pour échapper ne serait-ce qu'à la normativité accrue de nos perceptions.

6. visions du monde. Une fois nos consciences démobilisées, on nous a couché confortablement dans le cauchemar d'un présent illisible et sourd-muet, dans un territoire marbré d'angoisses.

Les cellules où l'on enferme et l'on oublie les présumés coupables, les chambres nues avec chaises et bureaux où l'on torture pour que l'on confesse, elles continuent d'exister, même si nous ne savons pas les voir : on les perçoit. Leurs odeurs, leurs silences, leurs lumières blanches peuplent la couche inapparente du quotidien administré. Ils n'ont pas disparu. La nuit éternelle des journaux télévisés nous en apporte l'intuition qui se glisse en nous avec les images des théâtres de guerre proprement dits.

Les commissariats, les hôpitaux, les autoroutes, les écoles, les maisons d'arrêt, les QHS et les casernes, jusqu'aux camions, aux avions et aux trains qui s'en vont exporter la haine au loin au nom de la guerre qui porte enfin ce nom, *nous font également peur*. Car nous les contenons et ils nous contiennent.

7. cohérences. Par moments dans nos vies rythmées par la précarité, on entrevoit un fil de cohérence. Le même fil sur lequel court la connaissance d'une guerre que nous n'avons pas vécue mais dont les effets et les affects ont circulé dans nos corps. Le fil qui connecte les gestes les plus communs de notre quotidien d'ici avec les drames qui se consomment ailleurs – fil électrique, fil parataxique, qui véhicule le lien fait

d'absence de liens. Eichmann alignait des chiffres sans être torturé par l'idée qu'ils représentaient des humains envoyés à l'abattoir. De cette habitude à participer au désastre sans pouvoir l'interroger, l'art contemporain a fait son principe structurant. Il bâtit des surfaces de coexistence entre des éléments incompatibles, il questionne ce que nous ne comprenons pas, et pourtant contribue, autant que ces mêmes lignes, à faire tourner la machine. Les moyens d'arrêter notre devenir ou de transformer notre subjectivité ne semblent alors plus nous être accessibles. La forme de notre vie a été dessinée par quelqu'un d'autre : il ne nous reste à choisir que la forme de nos produits et à espérer que notre propriété privée nous protège de la guerre. Alors que la propriété privée est elle-même l'état d'agrégation premier de la guerre.

8. la nuit où toutes les singularités sont quelconque. Le soldat simple ou le partisan armé d'une quelque cause sont toujours représentés comme des anonymes, de la chair à canon vouée à se pulvériser pour une nation ou un idéal, des corps abstraits, des vies à minuterie. Le simple citoyen, par contre, – le civil libre – est l'individu unique et différent de tout autre, pris dans des relations sociales spécifiques, censées l'isoler de son prochain, le magnifier dans son identité irréductible. Et pourtant nous pouvons chercher partout cet individu véritablement humain sans le rencontrer dans aucune région du monde du travail : derrière les guichets, dans les supermarchés, dans les bureaux nous interagissons avec des singularités interchangeables, des unicités insignifiantes qui reproduisent toutes la même tâche, ou bien elles se font expulser du processus productif.

9. exceptions. Par contre. L'expérience, pour appauvrie qu'elle soit, nous enseigne que l'amour ne s'attache pas à un sujet défini à l'avance, qu'en somme ce qu'on aime ou ce à quoi l'on se lie chez l'autre est *sa singularité en tant que telle*, sa singularité quelconque, car l'amour n'a pas de cause spécifique ni de raison communicable. Ce que l'on aime chez l'autre est l'agencement social possible ou réel dont il est porteur, son potentiel de liaison et de liberté qui fait que nos sentiments puissent surgir et perdurer.

Alors que le plus nous sommes gouvernés ou inclus dans une discipline, le plus nous sommes contrôlés et isolés dans notre performance et notre comportement. Le gouvernement voit les masses, mais ne regarde que les individus. Il mesure la puissance mais ne s'applique qu'aux actes.

On comprend alors comment *une singularité aimée est quelconque et non interchangeable alors qu'une singularité productive est isolée et individualisée et pourtant à tout moment remplaçable.*

Les règles productives de la substituabilité universelle font vaciller nos idées reçues. Le savoir que détiennent les organes de contrôle sur nos vies fait que pour le pouvoir nous sommes devenus tous des exceptions. Et lorsque nous rencontrerons la main de la loi, ce qu'elle fera de nous ne dépendra pas des conventions établies, mais de la contingence unique de cette friction. Notre présent est devenu imprévisible, chaque instant un moment potentiellement exceptionnel. C'est ainsi que la configuration nouvelle de la guerre oppose le Pouvoir Identifiant aux singularités quelconques, elle oblige les uns à la guérilla suicidaire, les autres à la solitude anonyme entourée d'objets.

10. les règles du jeu. Vivre en société est devenu une expérience nouvelle. Et terrifiante. L'humanisme traditionnel nous assurait que le progrès consisterait en une

meilleure administration de nos vies. Mais à présent nous savons que la discipline qui nous gouverne peut produire aussi bien des marchandises que des cadavres. La perception que nous avons de cet état de choses nouveau ne trouve pas de nom convenable, elle se tisse d'images et de gestes ma ne se loge pas durablement dans le langage. Cette nouvelle solitude nous a changé en êtres extraordinairement contemplatifs. Des milliers de dispositifs nous permettent une visualisation intermittente et hypnotique du monopole de la violence qui nous gouverne. Notre contact avec les informations géopolitiques est accru mais de moins en moins intime, et le vocabulaire, appelé à définir tout sorte d'extériorité, s'effiloche. Les corps qui reçoivent ce flot de nouvelles du front sont devenus inorganiques. Les regards se reposent depuis sur les écrans. Souvenirs-écrans, images-écrans : la réalité-tranchée fait naître des nouveaux besoins de diversion. Nos perceptions ne se fédèrent plus que sporadiquement : voici l'effet le plus dévastateur et inédit de cette guerre. C'est aussi pour cela qu'on ne pourra pas la contrer sur le terrain des images ou de l'iconoclasme (l'écran noir n'est pas un monochrome, puisque la peinture n'a jamais prétendu nous informer en direct sur l'état du monde.) Et pourtant le spectateur n'a jamais été aussi influent, car il n'a jamais été aussi précisément le nom de la condition de quiconque. C'est la valeur d'usage éthique de nos perceptions qui est maintenant à négocier et à établir, mais elle est déjà-là en puissance, en attente des gestes qui la mettront en circulation. Car en temps de guerre ce ne sont pas que les échanges monétaires qui se modifient mais c'est l'économie du désir tout entière qui est touchée par l'inflation.